

La pensée sauvage de l'Égypte antique

PAR EMMANUEL DAYDÉ

Sésostris III pharaon de légende

PALAIS DES BEAUX-ARTS DE LILLE

DU 9 OCTOBRE 2014 AU 25 JANVIER 2015

Commissariat : Fleur Morfoisse et Guillemette Andreu-Lanoë

Des animaux et des pharaons

MUSÉE DU LOUVRE-LENS

DU 5 DÉCEMBRE 2014 AU 9 MARS 2015

Commissariat : Hélène Guichard



Statuette de canidé : « chacal » d'Anubis.
Troisième période intermédiaire
(1069-664 avant J.-C.)?,
bois de figuier sycamore,
H. 23 ; L. 47,5 cm.
Musée du Louvre, Paris.

Si « la pensée sauvage », selon Claude Lévi-Strauss, n'est pas la pensée des sauvages, mais la pensée à l'état sauvage, alors la pensée de l'Égypte antique n'est pas un balbutiement risible de la pensée rationnelle, mais une méthode complexe faite pour assimiler les contenus les plus divers. Lille en fait la démonstration en étudiant les stratégies esthétiques et guerrières de Sésostris III, tandis que Lens ausculte le fascinant rapport intime des anciens Égyptiens avec le monde animal.



« À l'aide de distinctions et d'oppositions, écrit Lévi-Strauss, la pensée sauvage construit des édifices mentaux qui lui facilitent l'intelligence du monde ; elle forme un système bien articulé, indépendant de cet autre système que constituera la science. » Admirée en tant que première civilisation du monde (selon l'historien grec Diodore de

Sicile, le genre humain aurait commencé là), l'ancienne Égypte a été méprisée en tant que réflexion sur ce même monde. « À quelles monstrueuses divinités les Égyptiens insensés ont-ils voué un culte ? se gausse dans sa *Satire XV* le poète romain Juvénal. C'est le crocodile que les uns adorent, les autres tremblent devant l'ibis qui s'engraisse des



Mumie de chat. Basse Époque (664-332 avant J.-C.) ou époque ptolémaïque (332-30 avant J.-C.), matière organique, lin, cartonnage, cartonnage polychromé (l'oreille gauche est une restitution moderne), H. 39 ; l. 9,7 cm. Musée du Louvre, Paris.

serpents... Ici des chats, là le poisson du fleuve, ailleurs le chien excitent la vénération d'une cité entière.» Les chrétiens ne sont évidemment pas en reste de moquerie sur ce qu'ils taxent de zoolâtrie pure et simple. Les naturalistes qui accompagnent Bonaparte lors de son expédition d'Égypte entament les premiers la réhabilitation de la dignité perdue de ce pays. Il n'y a qu'à la Basse Époque (664-332 av. J.-C.), et pendant la domination gréco-romaine qui lui fait suite (jusqu'en 395 apr. J.-C.), que les Égyptiens, à force de comparer les animaux aux dieux, se sont mis à les vénérer, rendant un culte à une quarantaine d'espèces animales – d'où la confusion des Romains. Auparavant, seuls quelques animaux uniques, considérés comme l'incarnation terrestre d'une divinité (un taureau sacré pour Apis ou un bélier d'Éléphantine pour Khnoum), ont eu droit à une momification et à une sépulture digne d'un dieu. Mais de l'Ancien Empire (2700-2200 av. J.-C.) au Nouvel Empire (1550-1069 av. J.-C.), les Égyptiens n'ont jamais adoré les bêtes sauvages en elles-mêmes. S'ils élisent la forme de certains animaux, c'est pour en faire la manifestation même de

l'essence divine et en capter la puissance surhumaine. L'adoration du vivant pratiquée par les anciens Égyptiens cherche à saisir le monde dans son caractère intemporel, à l'aide d'images signifiantes, fondées sur l'observation précise et minutieuse de la nature.

Le spectacle de la nature

Quoique de manière graduelle, un changement climatique est survenu à la fin du néolithique, suite à des épisodes répétés d'aridité. Lors de la première période intermédiaire (2200-2033 av. J.-C.), qui s'intercale entre l'Ancien et le Moyen Empire, une modification de la mousson (qui fait baisser le niveau du Nil pendant plusieurs années) et l'apparition de grands vents (qui créent des dunes de sable mouvant sur les terres cultivées) entraînent la fin définitive des savanes humides. Si les girafes, les éléphants et les rhinocéros ont disparu, les lions commencent à se faire rares. Demeurent toujours en abondance au désert – le domaine maléfique de Seth – les hyènes, les chacals et les gazelles. Les zones marécageuses du Nil – territoire de régénération cosmique – attirent les hippopotames et les crocodiles tout autant que les chèvres et les moutons sur ses bords ou encore les canards et les faucons dans ses fourrés de papyrus – sans oublier les ibis migrateurs venus d'Éthiopie au moment de la crue. Si l'on voit dans l'ibis une parcelle divine de Thot, le dieu de la sagesse, c'est parce qu'il sait reconnaître l'eau pure de l'eau souillée. Enterrant ses proies avant de les dévorer, le chacal des montagnes arides semble garder le monde des morts tel Anubis. Quant aux impudiques grands babouins en granit rose, aux pectoraux siglés du nom de Ramsès II, aux sexes pendants et aux pattes dressés comme en adoration – qui proviennent du socle du deuxième obélisque de Louxor –, c'est leur attitude, fréquemment remarquée au lever du soleil, qui les autorise à figurer ainsi en frise, sous la matérialisation d'un rayon solaire. Car si «l'art s'insère à mi-chemin entre la connaissance scientifique et la pensée mythique ou magique» (Lévi-Strauss toujours), force est de reconnaître que la représentation animale fonde une grande part de l'esthétique égyptienne. Au-delà de l'approche ethnologique, qui a procédé à l'impressionnante enquête du musée du Louvre-Lens, on ne peut s'empêcher de remarquer que la figuration égyptienne oscille entre une convention conceptuelle significative et

une interprétation naturaliste individualisée, celle-ci paraissant toujours plus attentive aux plumages multicolores, aux peaux lustrées ou aux écailles scintillantes. Au sein d'un art sans fin quelque peu monolithique, ces variations musicales apportent une chaleur humaniste inattendue, particulièrement sensible à partir du Moyen Empire.

L'âge de l'intime

De ce Moyen Empire, on a sans doute eu tort de retenir le terme « moyen » plutôt que celui d'« empire ». Comme si cette période relativement courte (2033-1710 av. J.-C.), tenue au pire pour rustique, au mieux pour expérimentale, ne pouvait rivaliser avec le mythique Ancien Empire de Djéser et de Khéops ou le glorieux Nouvel Empire de Ramsès II et d'Akhenaton. C'est pourtant au Nouvel Empire que l'animalité commence à envahir la sphère domestique – comme le révèle en partie la grande exposition consacrée à Lille au puissant pharaon Sésostri III. Bien qu'ayant fait leur apparition au deuxième millénaire avant notre ère, les chats – l'animal sacré féminin de la douce et cruelle Bastet, déesse maternelle et protectrice – intègrent l'intimité des hommes, sous la chaise de l'épouse, à cette époque. Le chien – dont 90 petits noms ont été répertoriés, comme « Vaurien » ou « Fidèle » – et le singe – qu'on importe fréquemment de Nubie ou du Soudan – l'ont à peine précédé dans cette appropriation humaine. Fidèles reflets des hommes, chiens et singes marchent tous deux en laisse sur les bas-reliefs des tombes, aux côtés de leurs maîtres ou de leurs serviteurs. Une noble dame du Moyen Empire n'a d'ailleurs pas souhaité affronter l'éternité sans sa fidèle chienne Aya, « L'aimée de sa maîtresse », qu'elle a fait ensevelir dans son propre cercueil. Mais l'innovation la plus surprenante du Moyen Empire demeure la sphinge. Contrepartie féminine du sphinx – ce roi doté de la puissance d'un lion couché en garde vigilante –, la sphinge offre un corps de lionne sur une tête de femme, elle-même surmontée d'une peruke cintrée hathorique, en référence à la dangereuse déesse, œil destructeur de Ré. Or les désastres de la guerre, c'est ce que cherche à tout prix à éviter le Moyen Empire.

Statuette de Montou, seigneur de Médamoud, à tête de taureau.
Époque ptolémaïque (332-30 avant J.-C.), Médamoud,
calcaire, H. 78,5 ; l. 19,1 ; pr. 38 cm. Musée du Louvre, Paris.



Sésostris III en Big Brother

Après les désordres de la première période intermédiaire et l'éclatement féodal du Double Pays en une infinité de petits royaumes, la grande entreprise des pharaons des XI^e, XII^e et XIII^e dynasties va être de restaurer la paix en préparant la guerre. Le prince thébain Montouhotep II (« Montou est satisfait »), fondateur du Nouvel Empire, « rend la vie à l'Égypte et repousse ses souffrances » en retrouvant son unité perdue, en écrasant les petits nomarques et en redon-



Tête de Sésostris III. 12^e dynastie, règne de Sésostris III, vers 1872-1854 av. J.-C., provenance inconnue, quartzite, H. 45 ; L. 34,3 ; pr. 43,2 cm. The Nelson-Atkins Museum of Art, Kansas City.



Pectoral de style égyptien décoré d'un faucon aux ailes déployées provenant de la nécropole royale de Byblos (Liban). Bronze moyen (2000-1600 av. J.-C.), or, H. 12 ; l. 20,5 cm. Musée du Louvre, Paris.

nant crédit à la royauté, sous l'autorité du dieu guerrier invincible à tête de rapace Montou. Se voulant certes un nouveau « Pasteur de la terre », ce despote éclairé protège son peuple comme le berger son troupeau, en même temps qu'il le dirige d'une main de fer. Si les immenses statues d'Amenemhat I^{er} et de Sésostris I^{er} frappent déjà par leurs dimensions colossales, leurs volumes saillants et leur aspect menaçant, les effigies terribles de Sésostris III portent cette idéologie de la terreur à son acmé. Pharaon conquérant, réformateur et bâtisseur, Sésostris III a laissé son empreinte dans l'histoire de l'art égyptien par ses stupéfiantes représentations, qui le font figurer en jeune homme aux joues pleines et lisses aussi bien qu'en vieillard ridé aux joues creuses. On découvre ainsi cette double apparition sur le linteau du Louvre, finement ciselé, qui provient de « la porte du magasin de l'offrande divine », du temple thébain de Montou (à Médamoud, près de Karnak). L'égyptologue Gaston Maspero, lors de sa quête éperdue d'une hypothétique chambre funéraire du pharaon à Dahchour, voulait voir dans ces visages émaciés le portrait réaliste d'un individu authentique, marqué par le poids des ans. C'est en fait à une véritable « stratégie de propagande » que se livrent ces longs visages aux pommettes saillantes, aux commissures des lèvres tombantes, aux yeux globuleux et aux oreilles décollées – déployées comme celles des éléphants qui se préparent à charger. Ce n'est pas là l'image d'un roi soucieux et fatigué, mais bien plutôt celui d'un message : « Big Brother is watching you. » Monarque autoritaire et féroce, « offensif pour conquérir, impatient de réussir » comme il se définit lui-même, Sésostris III est un « roi qui parle et qui agit » (selon les termes d'une stèle de Semna aujourd'hui à Berlin). Lors de son annexion de la Nubie soudanaise, à la hauteur de la 3^e cataracte, il n'hésite pas à faire raser et brûler les villages qui lui résistent, à en empoisonner les puits et à en arracher l'orge, à faire abattre le bétail, tuer tous les hommes et mettre en esclavage toutes les femmes. L'expressive tête en quartzite de Kansas City, tout comme l'effrayant buste dans l'attitude de la prière, en granodiorite noire, du British Museum, ou encore le sévère et majestueux sphinx à la moue mélancolique, en gneiss, du Metropolitan de New York, jouent superbement ce rôle



Sphinx de Sésostri III. 12^e dynastie, règne de Sésostri III, vers 1872-1854 av. J-C, Égypte, probablement Karnak, gneiss anorthositique, H. 42,5 ; L. 73 ; l. 29,3 cm. The Metropolitan Museum of Art, New York.

d'épouvantails totalitaires. Quand on sait que l'on a retrouvé une centaine de têtes de ce pharaon vieux de 4 000 ans, aussi bien dans le delta du Nil, à Thèbes et à Assouan que dans la lointaine Byblos phénicienne à l'ouest, ou au sud, à la hauteur de Kerma, l'antique capitale du royaume nubien du pays de Kouch, au cœur du Soudan, on imagine combien ces innombrables effigies envoyées d'un bout à l'autre d'un royaume expansionniste étaient chargées de jouer le rôle de boucliers protecteurs.

Égypte universelle

Au-delà des quatre campagnes meurtrières lancées au sud contre la Nubie, le pharaon victorieux a dû faire construire un chapelet de forteresses militaires sur sa route – comme à Mirgissa, fouillée par l'université de Lille 3 dans les années 1960 (et d'où provient le sarcophage au traîneau, d'un nouveau type anthropomorphe, de la Dame Ibet). Menacé au sud, Sésostri III doit aussi faire face à la montée de nouvelles puissances étrangères en Méditerranée orientale, telles la Crète minoenne, Chypre ou les cités-États de Phénicie, sur la côte

de l'actuel Liban. Sortant l'Égypte d'elle-même, celui qui occupe, dans le cœur des Égyptiens, « la place juste derrière Osiris » (si l'on en croit Manéthon) a mené un raid militaire au nord, au Proche-Orient, contre Canaan. Dans le même temps, il a lancé des explorations dans le Sinaï, pour y trouver du cuivre et de la turquoise, ainsi qu'en mer Rouge, vers le légendaire pays de Pount (peut-être situé en Éthiopie, voire en Somalie), à la recherche de myrrhe et d'encens. Rien ne distingue mieux le flamboyant cosmopolitisme et la diffusion de l'art égyptien que le pectoral issu de la nécropole de Byblos – dont le bois de cèdre provient du Liban, la cornaline et l'ébène d'Afrique, la turquoise du Sinaï et l'or de Nubie – ou la statuette de la princesse Ita en sphinge, retrouvée en territoire amorrite, à Qatna en Syrie. Premier pharaon à se faire vraisemblablement enterrer dans une tombe sous terre (à Abydos) et non plus dans sa pyramide (à Dahchour), Sésostri III est un homme d'avenir, qui a modifié en profondeur la civilisation égyptienne. Fénelon ne s'y est pas trompé, qui fait dire au peuple, dans son *Voyage de Télémaque* : « Pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostri ? » ■